

Au temps de l'empire T'ang

1

J'ai d'abord été chef de guerre sur la frontière enneigée où le Barbare vient de nuit en voleur et en assassin. Mais il redoutait la cavalerie légère, tôt alertée, vite à ses trousseaux. Les soldats de l'Empereur regrettaient la douceur des villes quand ils suivaient, poudrés à blanc, les traces du fuyard dans la neige.

C'était dans le Sin-Chiang que les troupes progressaient avec difficulté sur les rochers de la frontière. Elles suivaient un chant de flûte qui glaçait les os comme un vent coulis. Pouvez-vous imaginer toute une armée faisant soudain tête gauche pour regarder de ses yeux innombrables apparaître à l'horizon la blanche essence du yin ? Comme un fantôme sur les nids surgissait silencieusement la pleine lune de l'automne. La rumeur des eaux bondissantes couvrait le cri d'effroi de la chouette perchée.

Plus tard, je suis monté vers le pavillon de la grue jaune qui domine le Yang-Tsé, mais je n'ai découvert que le monde des nuages blanchissant le ciel jusqu'à l'horizon. Plus jamais on ne verra de grues jaunes. Sur le grand vol en V des longs cous aux ailes battantes, depuis mille ans les Anciens sont partis. Le fleuve étincelait au soleil, les herbes parfumaient la nature, et tout près, sur la petite île, jacassaient les perroquets. Une égale tristesse embrumait le fleuve et mon âme.

Tout cela n'est rien quand on a vu périr, sur les gorges du Yang-Tsé, la ville de l'Empereur blanc. Les nuages attroupés avaient franchi les remparts. Dans le grondement du tonnerre et les flammes de la foudre, la pluie était venue saccager la cité dominatrice. Soleil et lune s'étaient enfuis abandonnant les arbres à la plus sauvage des nuits.

Tout se mêlait, se confondait dans un même désastre. Quelque part montait la plainte d'une femme que les seigneurs de la guerre avaient dépouillée. Il lui restait les yeux pour pleurer sur la terre de l'automne.

Alors j'ai quitté l'épée pour le pinceau du poète. J'ai voulu peindre les herbes aquatiques bien cachées à tous les yeux. Et comment saisir le loriot invisible dans le feuillage ? Il n'y avait personne à l'embarcadère pour écouter flûter l'oiseau qui portait dans son cœur les herbes de la rivière. La pluie se noyait dans le crépuscule, la marée montait à un train d'enfer. Une barque sans rameurs dérivait sous le poids de la solitude.

C'est ainsi que j'ai appris que les trop belles floraisons éblouissent et inquiètent. Si ce n'est sous le poids des fleurs, c'est sous celui des fruits que les rameaux surchargés craquent et se brisent. Une profusion plus discrète convient aux arbres, aux femmes et à celui qui tient le pinceau.

Regarde maintenant : les oiseaux ont déserté le haut de la feuille et en bas j'ai gommé les traces qui maculaient le dessin. Au milieu de la page, une petite forme noire figure une embarcation légère. Un vieux bonhomme vêtu de verdure s'obstine, dans la barque du temps, à pêcher sous la neige. Je vais poser sur le dessin un glacis transparent.

A présent, je t'emmène sur le bord du lac où le grand vent fait des crêtes d'écume. Dans ma tête, le bon vin est aussi impétueux. On s'attendrit alors sur la reine-fée qui devint blanche en une seule nuit devant la dépouille de son roi. Ecoutez-la sangloter éternellement dans la rivière. Le cerveau obscurci par les vapeurs du vin, je titubais en levant et en baissant le front. Est-ce que le ciel était dans le fleuve ? La barque des rêves glissait sur le miroir d'eau de la Voie lactée.

Mais prends garde avant de t'endormir aux gouttes sanglantes qui parsèment l'oreiller de bambou. Ce sont les pleurs des veuves du palais qui ont versé des larmes de sang sur la tombe impériale. Mille ans sont passés. Depuis longtemps ont disparu les deux épouses inconsolables. Seul le cœur de la reine-fée continue à battre dans le fleuve. Que dirait-elle si tu osais te coucher sur l'oreiller teint de son sang ?

2

J'étais amoureux bien avant d'être poète, amoureux comme un guerrier. Je connaissais les secrets de l'harmonie : diriger l'armée, accorder les femmes, faire chanter la cithare. Comment aurait-on pu me séduire de derrière la porte sinon en surprenant mon oreille ? Une main fine et délicate joignait l'astuce à la beauté en pinçant quelques fausses notes.

Sur mon fier cheval blanc, j'allais, la poitrine bombée d'orgueil. Les sabots foulait les fleurs qui tombaient sur notre passage. Ma cravache nonchalante effleurait un carrosse pressé. Souriante, une dame soulevait le rideau de perles de la voiture et me montrait d'un doigt discret le chemin de son pavillon rouge. Ne devait-elle pas redouter l'insolence d'un cavalier ?... Mais peut-être n'était-elle qu'une démons qui m'aurait conduit au pays des morts-vivants. Je préférerais passer outre.

Quand je ne fus plus capitaine, je connus des jours de crainte et de folie. Au cœur de la nuit, le perron de jade, la rosée blanche, le store de cristal, la pleine lune, tout était blanc, tintant, scintillant de grâce féminine. Solitaire, je rêvais au retour furtif de la belle dont je ferais glisser sur les jambes le doux fourreau de soie.

Etait-ce moi qui pleurais ou la rivière bruyante qui dévalait du haut de la montagne ? Etait-ce toi qui ne m'aimais plus ou les pêcheurs qui déflorissaient en inondant la terre de leurs pétales rouges ? Si je faisais semblant de ne pas savoir, ma cruelle éclatait de rire.

Mon deuxième amour habitait sur le Yang-Tsé et s'ennuyait comme une veuve dans son splendide pavillon. Le mari ne cessait de voyager pour satisfaire ses appétits mercantiles. Afin de tromper la solitude, elle rêvait qu'elle suivait le fleuve jusqu'à l'embouchure. Cachée dans la foule qui rit et applaudit, elle aurait regardé les jeunes nageurs, demi-nus sous la pleine lune, en train de danser sur la marée qui monte et inonde son cœur.

Je ne sais que le nom de la troisième. Elle habitait chez l'Empereur et la lune, de loin, entre les murs du Palais interdit, éclairait ses beaux yeux. Son regard caressait tristement, là-bas, dans son nid, l'aigrette blanche, l'impossible liberté. Délicatement, de son épingle de jade, elle sauvait de la flamme un papillon de nuit tout en rêvant de lui prendre ses ailes.

Enfin la passion me fit choisir le lit parfumé où viendrait s'étendre celle qui, déjà, ne cachait plus sa joue rosissante derrière la demi lune d'un éventail. Hélas ! comment saisir au vol les mots jetés en passant d'un trop bruyant carrosse ? Dans l'attente nocturne, les chandelles se consumaient vainement. Le désir attisait la soif, mais le vin rouge de la grenade éclatée restait prisonnier de la carafe. Inutile de chercher dans la figure d'un arbre l'image de la bien-aimée. Au saule pleureur demeurait attaché un cheval d'espoir et de rêve... Avec la brise désirante, vers quel Sud aurait-il fallu galoper ?

Cinquante cordes qui résonnent sous une main adorée, c'est bien trop et le cœur se déchire. Le chant n'est supportable qu'avec une cithare plus discrète. Mais à toi, musique revêtue de brocart, je souhaitais cinquante années de langoureux soupirs. Tchouang-Tseu devenait papillon dans ses rêves et coucou l'Empereur amoureux qui sanglotait sur la mort de la plus aimée. Avec les larmes de la mer se forment les perles sous la lune, et au pays du Champ Bleu les brûlantes fumées du soleil cristallisent en fragments de jade. Cette passion qui m'habita longtemps n'était-elle qu'un souvenir ressuscité ? Ce que le cœur ne possède plus le remplit encore d'une présence sans limites.

De nos amours clandestines nous n'avions dit le mystère à personne. Redoutant les obstacles de la malignité, nous avions multiplié les précautions avant de nous rencontrer et souffert mille morts au moment de nous séparer. Autour de nous, le ver à soie ne cessait de dévider son intime passion et les fleurs en défaillant révélaient le secret de nos âmes.

La bougie brûlait et devenait cendres tandis que je restais immobile dans le bain glacé de la lune. Ces nuits-là, ma bien-aimée ne venait pas dénouer pour moi ses cheveux noirs. Je ne voyais que le chignon gris des nuages se reflétant au petit jour dans le miroir morose. J'espérais en l'Oiseau vert qui guide les amants sur le chemin de la montagne promise aux immortels.

Puis ce fut la dernière rencontre. Nos deux visages clos restèrent impassibles au moment de boire dans la coupe de l'adieu. Personne n'aurait vu la profonde fêlure si les larmes de la chandelle jusqu'à l'aube n'étaient tombées.

Tous les jardins ont leur fantôme. Parmi les fleurs qui défaillent et meurent, l'une d'elles est morte avant même de se faner.

Elle avait deux maîtres. Le premier était riche et puissant. Comme ce ne fut pas au plus fort qu'elle voulut rester fidèle, elle se jeta dans le vide du haut du pavillon. Le vent qui souffle lugubrement, les oiseaux qui pleurent au crépuscule, est-ce d'elle qu'ils se souviennent ? Entre les rives du fleuve coulent les eaux tranquilles de l'oubli.

N'es-tu pas devenu dans le cercle de la lune celle qui vola l'élixir d'immortalité et demeure pour toujours prisonnière de l'astre blanc ? Au-dessous d'elle, la couleur du ciel et de l'eau, les grands nuages peints sur un paravent de nacre, la flamme éphémère d'une bougie, toute la beauté fragile du monde la fait rêver au temps où elle connaissait les folies mortelles qui illuminent nos nuits.

Vieux fou ou vieux poète ? Au lieu de dormir à l'abri auprès des miens, où avais-je couru jusqu'à minuit sonnante ? Comment s'étonner alors de rencontrer le seigneur de la jungle ? Dans mon épouvante que pouvais-je attendre des lumières du ciel à l'heure où la Grande Ourse décline tandis que l'Etoile d'or s'épanouit comme une pleine lune ? Une étrange bougie dédoublée m'accueillit dans la cour de ma propre maison. Tout vous inquiète et vous surprend quand on a vu le mangeur d'hommes. Le cri d'un singe dans la gorge voisine suffit à faire bondir le cœur. Enfin sain et sauf, je dansais et chantais, je hurlais ma joie de vivre au risque d'éveiller toute la maisonnée qui viendrait crier que la vieille tête folle est encore ivre au milieu de la nuit.

J'ai abandonné tous les miens dans leur quiétude. Poète aux cheveux blancs, vagabond sans ressources, j'ai descendu les fleuves, le nez levé vers la longue fuite des nuages. J'appréhendais les nuits interminables d'un solitaire sous la lune. Au coucher du soleil, je savais retrouver un cœur ardent et mon corps délabré espérait dans le vent guérisseur de l'automne. Un vieux cheval fourbu peut encore porter la sagesse sur son dos.

Je m'étais confié à une frêle barque dont le mat vacillait au gré de la moindre brise du matin ou du soir. Sous une chute d'étoiles le paysage nocturne s'était ouvert comme l'empire sans limites où vivent les ancêtres. Lettré orgueilleux, j'avais osé placer quelque poème auprès de la lune. Mais l'heure vint où le pinceau échappe à la main ridée. Si fragile, si léger au moment de disparaître, à qui se comparer sinon, sans vanité ou humilité, à la mouette des sables ?

Comme vous tous, j'ai connu les appétits qui font le mal et le crime. Maintenant, je sais qu'il faut aller dans la forêt originelle pour se libérer du superflu. La brise qui traverse la pinède et fait flotter les vêtements nous y invite. Aux rayons de la lune, quelle douceur de chanter sur la cithare son dénuement ! C'est encore trop, une cithare. La vérité est là-bas dans le chant du pêcheur qui s'éloigne parmi les roseaux.

Prémices ou promesses de sainteté : le sommet d'un pic dans le cadre de la fenêtre, un bois solitaire à côté, des vallons qui s'enfoncent à partir du perron. J'attendais le départ du soleil sur les pas menus de la pluie et, dans l'ombre de la cour déserte, s'épanouissait un vide tout entier occupé par la fleur à huit pétales. C'est le lotus qui purifie le cœur des empreintes boueuses.

Celui qui regarde d'en bas le mont sacré de la Chine se découvre indigne de la grâce du ciel dont le T'ai est le réceptacle. La montagne enfante de prodigieux nuages sur lesquels s'élèvent les immortels. Vers elle, sans cesse, reviennent les oiseaux, messagers célestes. Si tu peux atteindre la cime, tous les sommets te sembleront petits.

Combien me faudrait-il de mots pour évoquer les deux mondes, celui d'en bas où, en levant la main vers le temple du sommet, on effleure les étoiles, celui de là-haut, tout près duquel on baisse la voix pour ne pas déranger les immortels ?

Sur le haut pic de la montagne, le temple est protégé par le rempart des rochers et la troupe des pins serrés. Au loin, les tintements de la cloche se confondent avec la rumeur des torrents ou le murmure des sources. Dans une lumière éclatante, à l'improviste, cette présence au détour du chemin, c'est un lac solitaire. Arrête-toi, concentre-toi et médite : le dragon qui t'habitait va cesser de cracher ses flammes venimeuses. A tes narines monte un parfum de perfection. Soulève les paupières : le temple est là, devant tes yeux – ou en toi-même.

Le soleil au sommet des grands arbres en faisait autant de flambeaux. Au bout du sentier secret, par de multiples détours, je suis enfin entré dans l'antique temple avec la clarté du matin. Dans la chambre où débute la méditation, au milieu de l'exubérance des fleurs et des plantes, le chant de l'oiseau invisible apportait la jouissance lumineuse sur la plus haute cime. Au cœur du temple du silence, quand un grand vide occupe notre poitrine, les pierres font résonner leur musique mélodieuse.

J'ai connu le secret des plantes salutaires et bu mon vin au bouquet fleuri quand toute la nature s'offrait à moi par la fenêtre ouverte. Les pétales qui dansaient dans mes rêves se nomment phalènes en langue barbare. Qui ne souhaiterait partager mon bonheur ?

Tu ne trouveras pas la Voie au milieu de la foule, mais éloigné de tous au pied de la montagne. Après de longues marches solitaires, tu te pencheras sur la source dont l'eau glisse entre les doigts. Tu suivras du regard les nuages inaccessibles. Puis tu riras et parleras avec l'ermite qui me ressemble, parmi les arbres attentifs. Alors tu découvriras ce qui se cache dans ton cœur (trésor léger, inépuisable).

Mes chants nombreux renferment tous la même perle qui ne fait qu'un avec tout l'univers. Est-ce que mon cœur est aussi loin de moi qu'une étoile dans la nuit ou est-ce le feu de l'étoile qui brûle ici dans ma poitrine ?

.....

Je vais continuer à vieillir solitaire, ne me nourrissant plus que de maigres offrandes et encensant les arbres des parfums de ma croyance. Puis, un jour de froid et de brume, un visiteur saura la vérité en arrivant à mon lieu de méditation. Plus aucune trace sur la neige et la nourriture intacte, gelée, dans la cour. L'oiseau sépulcral de l'hiver descendra d'un vol circulaire. Accrochés à un arbre pendront mes haillons de vieux bonze entré nu dans l'éternité.

(1989)

Extrait de *L'Archipel d'Eros*, inédit, 1996

A partir d'une anthologie de poèmes écrits par divers auteurs tout au long de l'époque des T'ang, du VIIIème au Xème siècle, j'ai effectué plusieurs étapes. En premier lieu, d'après le mot à mot du chinois, j'ai rédigé une suite de brefs poèmes qui n'étaient qu'un essai de transcription en français d'aujourd'hui. Ensuite, j'ai placé au bas de chaque poème une courte prose qui ne faisait que reprendre la traduction en vers, mais en éclairant certains points obscurs. Enfin, j'ai tiré un récit ordonné et à peu près cohérent de ces deux écrits sans recourir à des liaisons apocryphes. J'espère donc n'avoir pas trahi les poètes de la treizième dynastie impériale quand j'ai fait de « Je est tous les autres » ma devise d'adaptateur. Marcel Spada